

## **Entre tradition et modernité : des frontières culturelles dans *Comme une reine d'Ernis***

Lucien Bindi Ngouté  
Université de Maroua (Cameroun)  
[bindilucien@yahoo.fr](mailto:bindilucien@yahoo.fr)

### **Résumé :**

La démarcation entre la modernité et la tradition est en général problématique, du fait des influences diverses qui font des cultures des lieux de positionnement de ceux qui défendent l'ensemble des savoir-faire d'une région donnée. *Comme une reine* d'Ernis est un roman qui met au centre de l'intrigue les cultures de l'Ouest Cameroun. Ces dernières sont confrontées au poids d'un monde moderne qui a tendance à homogénéiser les pratiques culturelles. Il y a dès lors une bataille de délimitation des frontières de la tradition et de la modernité avec ce que cela suppose comme résistances diverses. En empruntant la grille ethnocritique de Marie Scarpa qui fait de la dialogisation des culturèmes un aspect essentiel de la littérature, on s'interrogera principalement sur les interférences entre la tradition de l'ouest Cameroun telle que présentée dans le roman et la culture monde. On constatera en fin de compte que la tradition de cette partie du Cameroun connaît de fortunes diverses, ce qui induit de nouveaux défis.

**Mots-clés :** frontières, tradition, modernité, ethnocritique, dialogisation des culturèmes

### **Abstract**

The demarcation between modernity and tradition is generally problematic because of various influences; culture becomes a place of positioning. *Comme Une Reine* by Ernis is a novel whose story focuses on the cultures of West Cameroon. These are confronted with the weight of modern world which tends to homogenize traditional practices. There is therefore a kind of battle of delimitation of the borders of tradition and modernity; this supposes various resistances. Through Marie Scarpa's ethnocritical grid which makes the dialogue of cultural characteristics an essential aspect of literature, we will mainly question the interference between the tradition of West Cameroon as presented in the novel and world culture. It will be seen that the tradition of this part of Cameroon is experiencing new and diverse challenges.

**Keywords :** borders, tradition, modernity, ethnocriticism, dialogization of culturemes.

## Introduction

La cohabitation des cultures diverses fait souvent l'objet de plusieurs frictions. Ces dissensions naissent en général du non-respect des frontières culturelles, « c'est-à-dire des zones de séparation et de contact entre les cultures. » (C. Maurel, 2005, p.119). Avec la colonisation, les cultures locales sont en difficultés. Les indépendances n'améliorent rien car les nouveaux pouvoirs limitent aussi les prérogatives du pouvoir traditionnel. Cette restriction s'accompagne d'une délimitation spatiale et spirituelle imposée par la modernité qui tend à comprimer et à phagocyter les traditions. Et justement, la modernité « est un mode de civilisation caractéristique, qui s'oppose au mode de la tradition, c'est-à-dire à toutes les autres cultures antérieures ou traditionnelles : face à la diversité géographique et symbolique de celles-ci, la modernité s'impose comme une, homogène, irradiant mondialement à partir de l'Occident. » (J. Braudillard, 63, p.1987). Cette tension entre tradition et modernité nous amène à nous interroger sur le roman *Comme une Reine* d'Ernis à travers l'ethnocritique qui analyse comment « les traits de culture [...] s'organisent en systèmes discursifs et en cosmologies culturelles, toujours métissés et pluriels. » (M. Scarpa, 2013, p. 4). On peut se poser la question des limites que les entités culturelles se fixent, comment ces dernières se définissent dans leur être au monde et quelles stratégies sont mises en place pour sauvegarder, enrichir et pérenniser leurs pratiques.

### 1. La culture de l'Ouest Cameroun

L'environnement de *Comme une reine* d'Ernis est reconnaissable à travers les lieux et les faits. En effet la diégèse du roman met en scène des éléments qui font référence au Cameroun en général et à la région de l'Ouest en particulier. Dès l'incipit, la narratrice parle de la ville de Douala où elle vit et précise que c'est la capitale économique du pays. La phrase « Tant que Yaoundé respire, le Cameroun vit » du Président Paul Biya lors d'un discours pendant les villes mortes des années 1990 se retrouve dans le roman pour justifier le taux criard de chômage dans la ville. La narratrice, elle-même avec un parcours de Bac+5 se retrouve à gérer une auberge dans un quartier douteux. (Ernis, 2022, p.6). Les slogans de campagne du Président Paul Biya (grandes ambitions, grandes réalisations, la force de l'expérience) se retrouvent dans le texte (Ernis, 2022, p.14). Le récit apprend aussi au lecteur que la narratrice parle la langue Nguiemboon, une langue parlée dans cinq villages dans le département du Bamoutos à l'Ouest Cameroun. On a des villes et villages comme Santchou, Dschang et sa falaise, Mbouda, Bangang et bien d'autres. Avec des faits et lieux si fortement référentiels, on peut déduire que

l'action du roman se déroule dans des espaces connus et reconnus mais aussi et surtout dans une culture reconnaissable.

La culture entendue comme « un ensemble lié de manières de penser, de sentir et d'agir plus ou moins formalisées qui, étant apprises et partagées par une pluralité de personnes, servent, d'une manière à la fois objective et symbolique, à constituer ces personnes en une collectivité particulière et distincte » (G. Rocher, 1992, p. 104) est palpable chez Ernis. Elle concerne particulièrement celle du village Bangang d'où est originaire la narratrice. Plusieurs aspects de la vie de ce peuple sont régis par des rites, coutumes et autres pratiques.

Le peuple du village Bangang, comme beaucoup d'autres groupements humains, résume le parcours d'un individu à sa naissance, sa vie d'adulte et à sa mort. Pour chaque aspect, la culture du terroir prévoit des pratiques particulières. Lorsque la narratrice met au monde des jumeaux, on a l'occasion d'observer les usages en vigueur : « Le premier né de la femme est toujours nommé d'après son père, le deuxième, d'après son beau-père, sa mère et sa belle-mère suivent. » (Ernis, 2022, p.94). Ainsi, l'attribution d'un nom à un enfant ne se fait pas au hasard. Même pour ceux qui meurent sans enfants, il y a un processus qui consiste à attribuer à un nouveau-né de la famille son nom afin que « son nom ne se perde pas. » (Ernis, 2022, p.45). De plus chaque nom a une signification précise dans la langue Nguiemboon. Les jumeaux de l'héroïne portent les noms Mbælè et Fù' qui signifient respectivement Paix et Chance.<sup>1</sup> (Ernis, 2022, p. 97).

Par ailleurs, pendant et après la grossesse les soins administrés à la femme enceinte sont particuliers. Elle est nourrie à la sauce de Nkui (Ernis, 2022, p.94) qui est obtenue à partir de l'écorce de la plante appelée *Triumfetta cordifolia*. Les vertus des feuilles et écorces de cette plante sur la grossesse et après l'accouchement sont attestées car utilisées « pour faciliter l'accouchement, ou pour leurs propriétés utérotoniques. » (F. Maniepi et al., 2021, p. 6). Plusieurs cultures de l'Ouest Cameroun utilisent d'ailleurs la sauce Nkui dans l'alimentation quotidienne mais aussi pour nourrir la femme qui vient d'accoucher. Les jours et années qui suivent l'accouchement sont modulés par de faits précis prévus par la coutume : circoncision du garçon, perçage du lobe des oreilles de la fille, enterrement du placenta et cérémonie d'honneur pour les jumeaux à l'âge adulte. (Ernis, 2022, p.94-95).

En outre, l'adulte qui veut prendre femme doit observer une démarche traditionnelle précise. Avant toute dot, une enquête minutieuse est menée pour déterminer la probité de la belle-famille, sa santé physique et spirituelle. Par ailleurs le mariage est permis à la condition

---

<sup>1</sup> Note de l'auteure du roman.

d'analyser attentivement les liens de filiation qui unissent les futurs mariés : « C'est après cinq générations que deux personnes appartenant au même lignage maternel peuvent se lier maritalement. » (Ernis, 2022, p.126). La dot proprement dite est précédée de cadeaux offerts par la famille du futur mari à la grand-mère maternelle et à la grand-mère paternelle. Cette phase est suivie du partage de la cola et du vin de raphia. La mariée est alors accompagnée dans son nouveau foyer par ses copines célibataires et la mère de l'épouse ne reverra sa fille qu'après la naissance de son premier enfant. (Ernis, 2022, p.126). La tradition du peuple Bangang en matière de mariage prévoit ainsi un protocole précis. Il en est de même des rites funéraires qui revêtent un aspect particulier dans plusieurs cultures de l'Ouest-Cameroun.

Les Bangangs considèrent que la fin d'une vie est le début d'une autre, plus spirituelle. Ils ont des techniques de conservation traditionnelle des corps qu'ils emballent dans des troncs de bananier pendant au moins trois jours. (Ernis, 2022, p.103). Une remarque particulière peut être faite pour l'enterrement : l'héritier descend dans le sépulcre pour recevoir le corps. Cela est hautement symbolique selon la narratrice : « C'était une manière d'incarner l'âme du mort dans son nouveau corps, ou de charger le successeur par usurpation de ce fardeau, soumettant sa conscience au crible de la justice du défunt. » (Ernis, 2022, p.131). En d'autres termes « le successeur, désigné par le défunt, est le membre de la famille qui va reprendre tous ses rôles familiaux et tribaux. Il ne jouera pas seulement le rôle du disparu, il *sera* le disparu » (R. Kuipou, 2015, p. 99). Ainsi, cette culture met en connexion les vivants et les morts dans une sorte de transmission permanente, d'où le culte des crânes.

Le choix de cette partie du corps humain obéit à une raison culturelle précise : « La tête est le siège de la connaissance, c'est le lieu où est stockée l'expérience de la vie entière du défunt. Garder les restes d'un humain c'est contenir son souffle, toute son énergie positive et tout son savoir. Nous croyons que le souffle d'un homme reste auprès des siens pendant des siècles. » (Ernis, 2022, p.133). À travers ces propos, la mort ne rompt pas les liens entre le défunt et les siens. Au contraire, le départ d'un être cher, au-delà de la douleur causée, devient une bénédiction pour la famille car ce dernier entre dans la catégorie des bienheureux, des saints, le crâne contenant et conservant tout ce qu'il y a de positif chez l'individu. Ce sont ces aspects qui continuent d'irradier la vie de ceux qui restent. C'est pourquoi leur adresser des prières en toute circonstance permet de trouver des réponses aux questions existentielles que tout vivant se pose. La terre sur laquelle est posé le crâne ou ce qui le représente est porteuse de vertus : « Non seulement elle me protégera du mauvais œil, mais servira de médicament chaque fois que je me sentirai fébrile. Je serai en connexion directe avec mon aïeule. » (Ernis,

2022, p.44). La terre par l'esprit du défunt, a des vertus physiques et spirituelles. C'est un trait particulier de la culture de l'Ouest Cameroun qui fait du crâne « la totalité, le corps, de nouveau vivant, d'un disparu devenu ancêtre et, désormais, atemporellement présent. » (R. Kuipou, 2015, p. 103). On peut croire que dans la société Bangang, tout va dans le meilleur des mondes. Seulement cette communauté fait face aux défis de la modernité qui véhicule une autre culture qui n'est pas toujours compatible avec celle du terroir.

## **2. Comme une Reine : un lieu d'interférences culturelles**

Le roman d'Ernis, s'il expose les cultures de l'Ouest Cameroun, met aussi en exergue la question de la cohabitation des pratiques culturelles. En réalité, la culture occidentale y est un sérieux concurrent. Comme dans beaucoup d'autres sociétés, la colonisation est passée et y a laissé des séquelles. La présence coloniale s'accompagne d'une mise sous le boisseau des cultures locales. L'imposition des discours et des pratiques coloniales amène ce peuple adopter les cultures étrangères qui viennent se substituer à ce qui est connu et reconnu en terme de pensée, de mode etc. (Ernis, 2022, p.48). L'ordre qui structurait les traditions est bouleversé par une autre culture véhiculant de valeurs différentes. En réalité, il ne s'agit pas pour le colon de s'accommoder du contexte culturel, mais plutôt d'opérer une mutation qui dépersonnalise les hommes et les femmes Bangang. On arrive ainsi à une substitution culturelle grandeur nature qui ne laisse aucune place aux cultures locales :

Lorsqu'on nous baptisait, nous changions de nom pour bénéficier d'une identité blanche, celle d'un saint. Les missionnaires éprouvaient un dégoût infini pour nos noms d'ici, ils voulaient nous changer jusqu'à la teinte de la peau. L'exclusion était la base de leur civilisation. Ces gens qui ne connaissaient rien à notre culture, rien à notre héritage, rien à notre patrimoine mais qui ont quand même eu la prétention démesurée de la révolutionner. (Ernis, 2022, p.48).

En parlant de révolution, la grand-mère de la narratrice met en exergue les bouleversements qu'induisent les transformations négatives opérées sur la personnalité du Noir. En le transformant, c'est la culture qui est changée au profit d'une autre qui n'est en réalité ni bamiléké, ni occidentale. Dans le roman, on comprend ainsi pourquoi la plupart des hommes et des femmes sont déracinés. Ayant connu l'imposition du catholicisme comme nouvelle religion, ils vivent dans plusieurs croyances.

L'église catholique qui s'implante à Bangang impose un nouveau discours qui s'oppose aux pratiques traditionnelles en cours dans cette société. Plusieurs aspects de la tradition sont perçus par le colon comme contraires aux principes ecclésiastiques. C'est ce qui justifie le combat acharné contre le culte des crânes, les funérailles telles qu'elles sont conduites dans cette zone de l'Ouest Cameroun. On assiste dès lors à un conflit entre la modernité et la tradition

par le biais de la religion. Ces conflits sont en réalité inhérents aux limites que les uns et les autres se fixent. D'une part, le christianisme a redéfini le rapport des Bangangs à la spiritualité en repoussant considérablement ce qui était jusque-là la frontière traditionnelle de la croyance. D'autre part le peuple Bangang essaye tant bien que mal de contenir le christianisme afin de retrouver les pratiques d'autrefois malgré la « contamination » de cette religion. Réduire l'espace physique et le champ spirituel conquis par les croyances occidentales suppose une prise de conscience qui devrait principalement venir de ceux qui détiennent le pouvoir traditionnel. Dans les faits, la bataille est ardue comme le remarque le chef Kaze : « Les lieux sacrés ont été profanés, les pratiques occultes sévissent et les Églises du réveil ont installé des temples jusqu'aux portes des bois sacrés. » (Ernis, 2022, p.36). D'une part, la culture Bangang lutte avec elle-même en ce sens que la sorcellerie gagne du terrain. La mort régulière de ceux qui sont « mangés » met au défi les tenants de la tradition. Il se dessine ainsi une confrontation où le bien et le mal redessinent en les repoussant les limites fixées par ceux qui les incarnent. La chefferie ici a pour vocation de donner la vie, de rendre justice, de faire grandir la communauté qui peut ainsi se développer. Mais le nouveau souverain n'a pas été préparé à cette bataille contre le mal qui est profond dans cette communauté.

D'autre part, on constate que les frontières physiques et spirituelles ont été outrepassées pour mettre à l'étroit les croyances et les espaces du peuple Bangang. Si les églises occupent presque les bois sacrés, c'est dire que ces espaces ont été désacralisés pour y installer une autre forme de sacré qui n'a rien à voir avec celle d'autrefois. On assiste alors à un conflit à la fois spirituel et physique qui met aux prises deux réalités culturelles différentes qui revendiquent chacune une ligne de démarcation qui lui est propre. On peut ainsi comprendre que « ces limites culturelles peuvent être vives, conscientes, revendiquées, sources ou occasions de conflits surlignées, pour ainsi dire, dans les paysages et les usages. » (C. Bromberger et A. Morel, 6, p. 2001). Il s'agira alors de se battre pour reconfermer aux bois sacrés leur usage premier en reconquérant l'espace physique qui a été diminué. Les villageois vivant dans ce milieu se retrouvent dans une sorte d'entre-deux culturel. C'est pourquoi on peut constater que certains personnages se consacrent à la vie de l'Église avec des destins divers.

L'héroïne de *Comme une Reine* a grandi dans un environnement chrétien et a fréquenté une école religieuse. C'est ainsi qu'elle s'intéresse à la vie des sœurs et veut même être dans le noviciat. En effet, en entrant au couvent des franciscaines d'Assise, elle marque sa volonté d'embrasser le mode de vie et surtout la croyance véhiculée par cette branche de l'église catholique. Malheureusement le conflit de croyance qui vient d'être observé la rattrape. La

première chose qui déséquilibre le personnage vient du doute que sa propre mère soulève à propos des saints de l'église catholique et des ancêtres de sa famille :

Le monastère est beau, mais vaut-il cette case du village où est enterré mon cordon ombilical ? Les saints de l'Église sont glorieux, mais me connaissent-ils autant que cette vieille dame qui a mâché des graines puis en a sorti pour me nourrir quand je n'avais pas encore de dents ? Sa salive m'a alimentée et m'a fortifiée. Elle a été proche de moi, elle connaît mon cœur, mes désirs et mes faiblesses, elle est plus apte à me secourir que n'importe quel saint. (Ernis, 2022, p.41-42).

Il se pose ainsi la question du remplacement des ancêtres de l'héroïne par d'autres qui ne l'ont pas vu naître, ni grandir. Cette mère soulève la problématique de la croyance en un dieu qui vient d'ailleurs et qui n'a rien ou presque à voir avec ceux qui l'ont accepté. Les saints de l'Église catholique deviennent ainsi des étrangers, ancêtres d'un autre peuple, que les Bangangs adoptent comme ancêtres, mettant de facto de côté leurs propres aïeux. Enfin, le doute s'accroît quand très régulièrement l'héroïne voit en rêve son arrière-grand-mère. Le conflit de croyances revêt des contours plus clairs : « Je décidais de prier désormais la vieille dame, Pewo. J'implorais et je vénérerais mon arrière-grand-mère. Les jours passaient et elle se montrait de plus en plus dans mes songes. Mon intuition aussi se développait, je devins comme une éponge qui captait les émotions des autres. » (Ernis, 2022, p.42). Ceci marquera son départ du couvent. En décidant d'adopter le choix des ancêtres, l'héroïne reste cohérente avec elle-même et fidèle à sa culture. Le roman pose ainsi le problème des « personnages [qui] passeraient donc d'une cosmologie à l'autre ; d'autres, non, qui restent sur les frontières, dans un entre-deux mondes. » (M. Scarpa, 2013, p. 7). Après avoir traversé les limites spirituelles des Bangang avec le couvent, l'héroïne a le courage de faire demi-tour tandis que d'autres pensionnaires comme elle continuent de vivre entre deux mondes ; d'où le fait que certains, dans ces couvents et monastères, « reviennent très souvent dans le secret accomplir les rites traditionnels. » (Ernis, 2022, p.48). Le cas de Noupoudem laisse entrevoir le déphasage culturel que vivent plusieurs personnes tiraillées entre les religions révélées et les croyances traditionnelles. Ce tiraillement est justifié par la méconnaissance des cultures locales, d'où le déracinement et la faute traditionnelle commise par le chef en matière de mariage par exemple.

Au moment où Kazé est choisi comme chef du village, il subit une initiation dans la case sacrée. Si la tradition stipule qu'il doit sortir de cette case « avec une femme enceinte, celle qui portera le prochain héritier », et qui, de facto, deviendra une de ses nombreuses épouses, il faut dire qu'il ne fait pas les choses dans les règles de l'art. Il se base juste sur le fait que Noupoudem l'héroïne est son amie d'enfance. Quand il se rend compte qu'elle est enceinte, il doit obligatoirement formaliser cette union. Seulement, aucune enquête n'a été faite sur la jeune

femme, sur sa famille, sur ses aïeux. Lorsqu'après le mariage et après avoir accouché de jumeaux on découvre que cette épouse est un médium, qu'elle « peut voir, ressentir, appeler, contrôler, résister » (Ernis, 2022, p.124), cela fait scandale dans la chefferie. Elle est rangée dans la catégorie des sorcières, de « mangeuses » d'âme. Et c'est fort à propos que sa grand-mère rappelle devant la cour ce que disent les coutumes : « Nos coutumes prévoyaient qu'avant de doter une femme, on aille chercher la vérité sur elle. Je me suis dit que le royaume avait accepté mon enfant à la suite d'un certain nombre d'investigations. » (Ernis, 2022, p.125). En fait, les deux jeunes mariés ont privilégié l'amour au détriment des usages traditionnels. D'ailleurs, la modernité, avec ses dérives a pris une grande avance chez les Bangang.

Plusieurs jeunes de cette communauté cèdent à la facilité et se détournent de leurs coutumes. Aux valeurs de travail assidu, de patience, ils substituent la facilité et l'impatience. C'est pourquoi plusieurs entrent dans des sociétés ésotériques pour s'enrichir facilement. Le phénomène de porte-monnaie magique devient un mode d'enrichissement avec ses conséquences dramatiques qui remettent en cause les fondements même de la culture Bangang. La norme voulant que ce soient les enfants qui enterrent les parents, les nombreuses morts prématurées inversent les valeurs. (Ernis, 2022, p.104).

Ces réalités venant d'une autre culture deviennent un défi et en même temps une menace pour cette communauté de l'Ouest. En effet, on parle de sacrifices humains, de rapports sexuels avec des cabris, du viol des mères par leur fils, de jeunes faisant le tour du marché nus. (Ernis, 2022, p.103). Cette confluence de pratiques diverses en général négatives met en péril la culture Bangang. En fait, ces nouvelles pratiques ont trouvé un terrain fertile qui n'a pas vraiment fait l'objet d'une sécurisation, d'une sauvegarde par les tenants de la tradition. La culture de la transmission des valeurs n'a pas toujours été de mise, d'où la perte de repères. La chefferie qui est le lieu par excellence de la pérennisation des traditions est presque en déliquescence. (Ernis, 2022, p.98). Dès lors que l'épicentre de la vraie culture est en difficulté, on comprend pourquoi la périphérie est défaillante. Il n'est donc pas étonnant que l'héroïne fasse un constat amer de la situation : « Le drame de ma génération, c'est qu'elle ne maîtrise pas l'histoire de ses ascendances. Les jeunes naissent en ville, y grandissent et se plaisent à nous appeler barbares. Ils ne sont enracinés nulle part, ni dans leurs aires d'accueil, ni dans leurs terres d'origine. » (Ernis, 2022, p.44). N'accordant aucune considération à la culture du pays, la nouvelle génération foule aux pieds les principes chers des coutumes locales. En privilégiant des valeurs d'ailleurs, cette génération post-coloniale au nom de la modernité met de côté ce qui constitue le véritable soubassement de leur culture.



Avec la modernité, on assiste même à une sorte d'accaparement de la pensée comme on l'a vu en période coloniale. La nouvelle culture fait des intérêts personnels la norme à suivre alors que la culture Bangang fait de l'intérêt collectif un impératif. L'imposition du nouveau discours post-indépendance fait ressortir une nette opposition entre tradition et modernité. Les chefferies traditionnelles deviennent des auxiliaires du nouveau pouvoir cédé par le colon. Ceci induit une perte de sens dans la signification du pouvoir traditionnel. En désémantisant la chefferie, le chef à la limite n'a plus le pouvoir de défendre ses frontières traditionnelles, qu'elles relèvent de l'espace territorial ou des us et coutumes. Lorsque le préfet signifie au Roi que les vastes terres nourrissant tout le peuple par les cultures qui y sont faites ont été vendues aux chinois, le souverain n'est pas consulté. (Ernis, 2022, p.117). Cela dénote la préséance des discours et pratiques modernes qui mettent en berne les réalités locales. En plus, il faut constater que les jeunes, dans un besoin mercantiliste effréné, deviennent les principaux vecteurs de spoliation et de dévoiement de la culture locale. Les objets d'art sont utilisés comme moyen d'enrichissement au détriment des populations qui les produisent et des vieillards encore soucieux de ce qu'ils laisseront à la postérité. Il se crée ainsi une synergie entre les jeunes et les tenants du nouveau mode de pensée, dans l'optique de tirer mutuellement des avantages substantiels de la culture locale qui est pourtant en passe de disparaître. (Ernis, 2022, p.128). La question des objets artistiques et culturels met en lumière un autre versant du problème lié à la restitution de ce qui a été spolié, volé.

Le roman d'Ernis soulève la problématique de la restitution des œuvres d'art qui en fait, sont des objets traditionnels fonctionnels qui ont été volés lors des campagnes coloniales. Plusieurs objets rituels du peuple Bangang se retrouvent dans les musées du monde. Un regard croisé sur la perception que les peuples en présence ont de cette situation permet de faire ressortir plusieurs éléments contradictoires. Quand les masques et reliques observés dans le musée du quai Branly-Jacques Chirac sont vus comme des objets d'art, le peuple Bangang les voit comme des outils de culte traditionnel ; ceux qui ont pris ces objets de force considèrent que ce sont des objets morts alors que ce peuple de l'Ouest Cameroun croit qu'ils sont vivants car agissent d'une manière ou d'une autre dans la pérennisation de leurs rites et cultes. Ils sont ainsi une part d'eux en les aidant à régler leurs problèmes existentiels, ce qui contribue à mieux définir leur être au monde. (Ernis, 2022, p.129). Les objets exposés au musée sont source de revenus financiers pour le peuple français alors qu'ils sont source de vie chez le Bangang. Ce peuple se définit par et à travers ces objets pris pour des objets d'art ailleurs comme le remarque le chef : « Parce que ces objets c'est nous. Parce qu'ils nous parlent mieux qu'à quiconque. »

(Ernis, 2022, p.129). Étant prisonniers dans ces musées c'est l'esprit même de ce peuple qui est captif, ce qui s'apparente à une mort spirituelle outre-Atlantique.

La nouvelle traversée de la frontière tant territoriale que spirituelle à travers la restitution de ces objets est grandement problématique. Elle devrait en principe permettre de faire revivre les pans culturels qui ont été mis en veille du fait de la disparition des reliques et masques. Mais tiraillée entre les intérêts pécuniaires et l'acuité du débat sur la restitution qui implique un devoir moral, la France avance la question de l'impossibilité pour les Africains de les conserver. Un des anciens de la cour royale bat en brèche cet argument :

Mes enfants, quand sont-ils arrivés ici pour remettre en question notre capacité à protéger ce qui est à nous ? Vraiment je ne comprends pas la vie. N'y a-t-il donc personne pour leur dire que ces objets circulaient dans nos villages avant l'invasion coloniale ? Vraiment, mes enfants, chacune de nos familles a dans un angle de sa maison ou sous un lit cinq à dix crânes des générations passées. Est-ce ces gens qui nous ont aidés à les entretenir ? D'ailleurs, qui leur a donné le mandat de conservation ? Ces œuvres ne sont pas destinées à la stérilisation et la conservation. Nos traditions ne sont pas mortes. » (Ernis, 2022, p.130).

En déniaut à celui qui a conçu et fabriqué l'objet la capacité de l'entretenir et de le conserver, on aboutit à une perception abstruse qui met en relief la mauvaise foi de l'ancien colon. L'absence de ces objets s'apparente à un viol culturel qui déséquilibre les pratiques traditionnelles et met en relief la question de l'immixtion forcée d'une culture dans une autre. Cette invasion qui outrepassse à la fois les limites territoriales et spirituelles des Bangang est entérinée et entretenue pas les nouveaux pouvoirs qui reprennent à leur compte l'esprit de l'ancien maître français. Face au danger ontologique, spirituel et même territorial, ce peuple de l'Ouest Cameroun développe des stratégies pour, sinon éradiquer complètement le mal, du moins en limiter considérablement les effets.

### **3.Comme une Reine ou la sauvegarde d'items culturels**

Avec l'irruption de la culture moderne, les défis culturels met à mal les pratiques et croyances locales. Au vu des dégâts causés et observés plus haut, il devient urgent pour les garants de la tradition de mener des actions de sauvegarde.

L'une des premières décisions que prend la reine Noupoudem est de se réapproprier d'abord les éléments de sa culture. Elle s'inscrit dans la logique selon laquelle on ne peut transmettre que ce qu'on a correctement assimilé. C'est pourquoi le Roi et elle ont l'intention de mettre sur pied une école traditionnelle « qui assoie dans l'esprit des enfants dès quatre ans [leur] culture et [leurs] valeurs. » (Ernis, 2022, p.110). En ciblant cette tranche d'âge, le but est d'inculquer de manière pérenne des éléments de la tradition qui feront corps avec le futur adulte

qui les transmettra aussi aux autres. C'est ainsi qu'elle apprend auprès des anciens l'alphabet Nguiemboon qui contient vingt-quatre consonnes et huit voyelles, les jours de la semaine qui ont chacun une signification particulière. On peut ainsi découvrir que dans cette culture il n'y a pas sept jours dans la semaine mais plutôt huit. Il y a un « jour des sacrifices et de tous les autres rites d'initiation. » (Ernis, 2022, p.111). C'est un jour propice pour soigner les malades, faire des offrandes aux ancêtres dans les lieux sacrés et enseigner ceux qui feront partie de confréries. Ces savoirs devront donc être inculqués aux jeunes qui sont les adultes de demain afin que les pratiques traditionnelles qui ont été ébranlées soient connues et pérennisées. Cette stratégie pourrait permettre de reconquérir les espaces qui ont été occupés par les religions coloniales et tracer une nouvelle ligne de démarcation entre ce qui est restreint à la tradition des Bangang et ce qui ne l'est pas. L'enseignement qui s'appuie sur les enfants est complété par celui qui sensibilise les adultes.

En instaurant des causeries éducatives, Noupoudem vise essentiellement les femmes qui constituent un maillon essentiel de la transmission des savoirs. Il s'agit de créer un espace de libération d'une parole qui a été longtemps occultée. Ces échanges abordent des questions liées au planning familial, au travail de la femme, à l'histoire de la tribu, aux coutumes etc. Le récit nous apprend que l'humain est au centre des préoccupations chez ce peuple et non les biens matériels comme on peut l'observer avec les nouvelles tendances culturelles car l'être humain n'a pas de prix. (Ernis, 2022, p.142). Parce que l'Homme est d'une valeur inestimable, il faut justement favoriser son développement. C'est pourquoi les Bangang font de la procréation un aspect qui les démarque de la civilisation occidentale qui s'est imposée. A la planification familiale, ils opposent la libre procréation ; c'est ce qu'une vieille femme rappelle d'ailleurs à la Reine : « On n'a pas compris ce qu'est la postérité. C'est la force du nombre qui en temps de guerre repousse l'ennemi et en temps de paix festoie en concert. » (Ernis, 2022, p.142). La guerre ici doit aussi s'entendre comme cette lutte permanente que le village livre contre tout ce qui n'émane pas de sa culture et qui, chaque jour, diminue la marge de manœuvre de ces hommes et femmes soucieux de la préservation de leurs valeurs culturelles. Pour que l'issue de ce combat soit un succès qui permettra de retrouver la culture originelle et originale, il est impératif de régler les questions traditionnelles qui empêchent la renaissance culturelle Bangang.

Il a été remarqué que la dérive culturelle observée est liée à des causes à la fois exogènes et endogènes. Au-delà de la colonisation ou de la modernité qui n'en n'est que le prolongement, une des raisons des maux du village se trouve dans le non-respect des traditions. Des signes

comme la case de sacrifice de la chefferie qui brûle, la grêle qui s'abat sur le village, les plantations rasées, le bétail qui meurt en grande quantité sont des éléments qui interpellent les traditionnalistes. (Ernis, 2022, p.136). Ce sont également des indices qui traduisent la gravité de la situation culturelle de ce milieu. Hormis les maux évoqués plus haut, la chefferie elle-même fait face à un sérieux problème de succession du fait d'une usurpation. Les dons de médium de l'héroïne Noupoudem la mettent en contact avec l'esprit de son beau-père qui lui explique clairement la situation difficile que vit le village. Avec le douzième roi qui est écarté du trône et qui est remplacé par son frère plus riche, toute sorte de catastrophes se produisent à chaque règne. (Ernis, 2022, p.139). Il s'agit ainsi de réparer le tort causé depuis des générations pour que le village connaisse la paix. La solution est que le nouveau Roi fasse des sacrifices aux ancêtres, donne à son fils le nom de celui qui avait été mis de côté afin de « restitue[r] au village sa vérité, réhabilite[r] l'équilibre volé » (Ernis, 2022, p.139). En rétablissant l'ordre initialement perturbé, le village peut mieux s'inscrire dans une dynamique de changement positif. C'est dans cette mouvance que s'inscrit la décision de mettre sur pied un musée.

Le nouveau roi à l'issue de la discussion sur les objets traditionnels qui suscitent des réticences quant à leur restitution, décide de faire construire un musée. Cette décision est hautement symbolique dans la mesure où il a été établi que les cultures locales sont en danger pour des raisons à la fois proches et lointaines, historiques et actuelles. Il s'agit donc de fabriquer de nouveau et de faire ressortir certains objets à valeur traditionnelle qui feront d'abord l'objet d'une connaissance endogène et enfin, des étrangers. Au-delà des objets, il y a le besoin de reconstruire la mémoire et l'imaginaire collectifs de tout un peuple qui a été affecté par les affres de la colonisation et qui continue de subir les contrecoups de cette irruption étrangère. Ce projet ambitieux de musée et de bibliothèque met aussi à son centre la réécriture de l'histoire. Tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, peuvent aider à reconstituer et restaurer ce qui a dénaturé, spolié et détruit sont mobilisés. En baptisant le Centre culturel Fouopatouo, on a un défi et un programme. C'est le nom du roi qui a combattu l'islam, une référence à une autre culture impérialiste qui a contribué à assujettir les populations camerounaises. (Ernis, 2022, p.147). Il s'agit ici d'un défi lancé à toute autre culture hégémonique qui pourrait impulser une possible acculturation dans cette partie de l'Ouest Cameroun.

## **Conclusion**

En fin de compte la cohabitation des cultures différentes ne se fait pas sans heurt dans le roman d'Ernis. L'imposition d'un nouveau discours culturel à la période coloniale et après les indépendances met en difficulté les pratiques traditionnelles chez les Bangangs. Les espaces culturels, culturels et les croyances de ce peuple sont réduits à une part congrue par une culture monde qui tend à repousser, redéfinir et imposer des frontières entre la modernité et la tradition. La plupart des hommes et femmes de cette communauté se retrouve à vivre dans une double culture aliénante. Les analyses ont fait ressortir les stratégies mises sur pied pour reconquérir ce qui a été dénaturé et pris frauduleusement. Ces actions visent à réinscrire la culture locale dans la vie de la population, même s'il faut composer avec ce que la modernité apporte. Ce roman est ainsi une ode au retour vers les traditions dans un monde où les cultures tendent à être phagocytées. Il s'agit là d'un message fort, surtout que d'une part, l'actualité de la restitution des biens pris dans les anciennes colonies est brûlante et d'autre part l'acculturation gagne considérablement du terrain au Cameroun et dans de nombreux pays africains.

### **Bibliographie**

- BRAUDILLARD, Jean, 1987, « Modernité », *Revue canadienne de théorie politique et sociale*, Volume XI, Numéro 3. <http://journals.uvic.ca/index.php/ctheory/article/view/14153>
- BROMBERGER Christian, MOREL Alain, 2001, « L'ethnologie à l'épreuve des frontières culturelles » in Bromberger C. Morel A. (Eds) *Limites floues Frontières vives*, Paris, Editions MSL.
- ERNIS, 2022, *Comme une reine*, Paris, JC Lattès.
- KUIPOU, Roger, 2015 « Le culte des crânes chez les Bamilékés de l'ouest du Cameroun », in *Communications* N°97, Vol. 2, 2015 pp. 93-105. <https://www.cairn.info/revue-communications-2015-2-page-93.htm>
- MANIEPI Foumane et alii, 2021, « Plantes utilisées par les femmes pour faciliter l'accouchement : enquête ethnobotanique auprès de 125 accouchées dans une maternité de la ville de Yaoundé, dans *Health Sciences and diseases*, Vol. 22 (5) Mai p. 1-7 <https://www.hsd-fmsb.org>
- MAUREL, Chloé, 2005, « L'Unesco, entre abolition et préservation des frontières culturelles », *Hypothèses 2004*, pages 119-129.
- ROCHER, Guy, 2013, *Introduction à la sociologie générale*, Montréal, Hurtubise HMH Itée, 3è éd.

SCARPA, Marie, 2013, « L'ethnocritique de la littérature : Présentation et situation », in *Multilinguales 1 Pratiques littéraires, linguistiques, pédagogiques, didactiques et médiations culturelles contemporaines*, [https : //journals.openedition.org/multilinguales/2808](https://journals.openedition.org/multilinguales/2808)